

par Wanda à la Bibliothèque Nationale. Au premier abord, cette sonate, dont la première partie seule nous fut donnée, semble d'une qualité assez indigente et plate, ainsi que d'un verbe quelque peu décousu. Pourtant, nous ne tardons à voir son dessin s'affirmer et nous saisissons la logique de son développement. Son aspect ballet nous apparaît en toute clarté. Ouverture, volée, branle, danses diverses menant gaillardement leur train, mazurka tendre et heureuse, tout ensemble robuste et féminine, tout un petit monde spectaculaire s'agite devant nos yeux, bien en couleur, très en relief, vraiment vivant, entraînant et charmant. Cette œuvre précieuse comptera parmi les richesses découvertes par l'esprit toujours en éveil et la main subtilement experte de Wanda Landowska, laquelle, tout le long de ce jour de fête en l'honneur de la musique populaire polonaise, a su nous livrer si généreusement, si lumineusement, l'âme sensible, inquiète, toute vibrante du grand peuple de nouveau souverain.

A cette fête, s'étaient fait un devoir d'assister les hautes personnalités représentant en France la Pologne, notre Directeur général des Beaux-Arts, M. Bollaert, que le ministre de l'Education Nationale, M. de Monzie, avait chargé d'un message disant à la grande animatrice sa reconnaissance propre et celle de tous. Ce fut une belle journée de communion spirituelle et un unanime succès auquel il serait

injuste de ne pas associer les artistes qui entouraient Wanda Landowska, notamment Mlle Hélène Wuilleumier, premier violon de haute, de toute pure qualité, et Mme Régine de Lormoy, qui chanta le difficile soprano du « Jesu spes mea » avec une égalité et une mesure du meilleur style.

Ainsi s'achèvent les concerts primavérils de Saint-Leu-la-Forêt, mais nous quittons sans tristesse le précieux petit temple de Wanda puisque nous savons que nous en reprenons la route l'an prochain, cette route qui désormais participe d'une atmosphère toute spéciale. Si allègre en effet ou si grave qu'y résonne la marche de ceux qui la suivent, une oreille judicieuse devine qu'elle n'est pas celle du commun, et vite elle y saisit cet accent qui nous fait discerner dans la foule le pèlerin ou le disciple. Des cœurs fervents, c'est là ce qu'aime de toute l'ardeur du sien celle que nous appelons depuis longtemps Wanda tout court ; ceux-là seuls lui importent, car elle sait trop que ceux-là seuls existent. Aussi la joie de les réunir autour d'elle parmi le jardin fleuri de toutes les grâces du printemps, au sein de la salle aux parois lisses comme le bois d'une âme de viole afin que la Sainte musique y glisse plus aisément ses subtiles caresses, n'est-elle dépassée pour elle que par celle de leur donner le trop plein de son être si dense et si vibrant.

EDOUARD SCHNEIDER.

LA MUSIQUE

Education de l'Homme et de l'Enfant

Suite (1)

Pour développer un organe, un sens, il faut l'alimenter. Or, nous avons dit que l'homme est constitué par quatre degrés de matière : le mental au double rythme de l'amour et de la pensée dont l'émanation la plus subtile est le parfum ; le psychique, miroir et écho des réalités permanentes, dont le rythme est le sentiment avec mode essentiel d'expression le son ; le nerveux dont le rythme est l'action avec mode essentiel d'expression la couleur, le physique dont le rythme est la forme avec mode qui doit devenir essentiel la force.

Le rythme, on le sait, est une sustentation.

L'action, la couleur alimentent le degré nerveux de l'homme.

Le sentiment, le son, nourrissent le psychique. Lorsque nous parlons ici du son, nous voulons dire les harmoniques ou sphériques du son, harmoniques qui nous font vibrer à des plans que nul autre art ne permet d'atteindre. D'où valeur éducative de la musique, et, plus particulièrement aujourd'hui, des « ondes », des « vibrations » qui, certainement, ouvriront à l'art des champs, des horizons encore inconcevables. Suivant le caractère hiérarchiquement inférieur ou supérieur, intellectuel, spirituel de ces vibrations, le rythme révèle le destin d'un monde, d'une humanité, d'une race, d'un individu, ce que Goethe nommait l'intention plus haute d'un soleil, d'une planète, d'une monade. Il y a le rythme d'une œuvre d'art, le rythme d'une âme-groupe, et celui d'une âme individuelle (Steiner dans tel de ses « Cycles » et Heindel dans *Cosmogonie des Rose-Croix* (2)) explique par quoi se caractérise une âme-groupe, le rythme d'une pensée, d'une vie, d'un langage, des vagues, de la marche, du toucher... Les rythmes se continuent, s'interpénètrent. La couleur devient son qui se transmue en parfum. On connaît la théorie des couleurs de Goethe. La lumière et l'obscurité, suivant ce savant philosophe, représentent deux extrêmes entre lesquels naissent les couleurs. Le jaune apparaît à la limite de la lumière, si l'on regarde celle-ci à travers un espace transparent mais sombre ; le bleu à la limite de l'obscurité lorsque celle-ci est vue à travers un espace transparent et illuminé.

Goethe a découvert aussi le pourpre qui ne se trouve pas dans l'arc-en-ciel et qui rappellerait des créatures extra-terrestres.

Cette théorie transposée sur le plan moral humain se trouve en accord avec des constatations traditionnelles d'occultistes : le jaune et le rouge sont des couleurs auriques, appartenant au pôle actif, le bleu, est du pôle passif.

D'après Rudolph Steiner, aux sept couleurs fondamentales de l'arc-en-ciel s'ajouteraient cinq plus éthériques (3) : sonorités colorées plutôt que couleurs nuancées.

Le son pur, avec ses harmoniques suivrait les sonorités colorées. Nous savons que de savants occultistes donnent au soleil « douze rayons », chacun de vertus, d'actions spéciales. Nous retrouvons ainsi les douze couleurs en question (une par rayon et constellation zodiacale), et aussi douze sons (un par rayon et constellation zodiacale). Base d'étude future pour la musique des sphères. Chez l'homme évolué, l'être supérieur, le sphérique des harmoniques psychomorphales — le timbre — caractère doit avoir des correspondances régulières avec les couleurs auriques. La perception des nuances jaune et rouge dans l'évertuement vers le moi supérieur, vers le pourpre de Goethe, ou du violet né de l'équilibre résultant du mélange du bleu passif et du rouge actif, est plus facile que l'audition des harmoniques psychiques émanées par un être évolué. D'ailleurs, pour les couleurs l'échelle de la perception reste beaucoup plus grande que pour les sons ou timbres. Très vite, ceux-ci ne peuvent plus être supportés, le « psychisme » se trouve rapidement atteint. L'évolution de la sensibilité, de l'émotion, de notre monde sentimental est presque immédiatement exigible. Le champ de la perception demeure encore plus réduit lorsqu'il s'agit des parfums : la grande majorité des humains est insensible à cette « qualité ».

Nous avons parlé d'évertuement vers le moi supérieur : il représente la tendance vers le Divin par quoi se manifeste en nous la quatrième dimension, et se mesure par le développement des sens supérieurs de perception qui fixent le degré d'évolution de l'être.

Il est aussi une unité, une synthèse de sensibilité, sensibilité où la quantité se fond dans la qualité, où l'on quitte le monde des effets pour atteindre à celui des causes. La musique conduit directement, à cette unité : à l'état de son unique, de même fréquence, on aboutit à l'entrancement et ce, parce qu'avec le timbre on entre immédiatement dans la quatrième dimension.

Pour des non-sensitifs, ces déterminations, ce langage, paraîtront fort étrangers. Méphistophélès leur a déjà répondu : « Ce que vous ne touchez pas est à cent lieues de vous ; ce que vous ne tenez pas, manque pour vous tout à fait ; ce que vous ne calculez pas ne peut être que faux selon vous ; ce que vous ne pesez pas n'a point de poids à votre avis ». A leur intention, nous citons ces formules de Kant prises dans la *Critique de la Raison pure* : L'intuition et les concepts constituent les éléments de toute notre connaissance, de sorte que ni des concepts sans une intuition, ni une intuition sans concepts ne peuvent donner une connaissance. La sensibilité nous donne des objets, seule elle fournit des intuitions. Le moyen par lequel la connaissance se rapporte aux objets donnés est l'intuition. L'entendement pense ces objets et c'est de lui que naissent les concepts ».

Autrement dit, c'est par l'évolution des facultés intuition et concepts que l'être humain rejette tout ce qui est erreur, masque, fausse idée, apparence éphémère et découvre de nouvelles réalités dans le Réel qui l'entoure. C'est dans le développement de ces facultés que peut se rééduquer l'homme et que doit être élevé l'enfant. En disant que la musique conduit directement à l'unité de sensibilité-sensitivité, nous indiquons la voie suivant laquelle on aboutit parfois à l'entrancement, source de nombreuses intuitions révélatrices d'états permanents dans la Nature.

C'est le timbre qui entrance. La pensée émane ce timbre, de même que le son émane la couleur, celle-ci donne l'image, l'idée, puis la parole. Le clair audiant entend le timbre et d'après lui découvre les termes qui le manifestent, le revêtent le mieux. Cette réalité, ce « dedans » des choses peuvent être formulés aussi de cette manière : le timbre procède du parfum, la couleur du son musical et certaine couleur nécessite telle forme, tel dessin, telle

(1) Voir le *Courrier* : novembre-décembre 1932 et janvier-février-avril-mai-juin 1933.
(2) Leymarie, éditeur.

(3) *La Science spirituelle*, 90, rue d'Assas.

force. Les étroits rapports entre les émanations de parfums et de sonorités mélodieuses sont des faits régis par des lois et qui se manifestent dans les vies d'initiés ou de grands sensitifs. Des poètes et des romanciers ont choisi ces phénomènes comme sujet de leurs pages. « A Cirencester, le 5 mars 1670, il y a eu une apparition, lisons-nous dans l'*Antiquaire* de Walter Scott. Sur la demande si c'était un bon ou malin esprit, aucune réponse n'a été faite, mais tout a disparu, laissant un singulier parfum et une vibration harmonieuse ». Dans *Faust*, Goethe évoque des manifestations semblables.

Donc, le timbre dicte le rythme du nerveux ou couleur et partant celui du physique ou forme. Le philosophe qui écrit perçoit le timbre émanant de la pensée et choisit les termes qui le revêtent matérialisant l'accord avec le timbre, l'âme. Dans le domaine exclusivement psychique — monde du sentiment dont l'expression la plus pure actuellement connue est l'onde musicale — pour satisfaire cette « âme », ou plus exactement, les états d'âme différents suivant les jours ou les heures, nous éprouvons le besoin d'une certaine musique et non d'une autre. Ceci pour la recherche du complément qui réalise l'équilibre en nous. Le résultat est plus sûr alors que la musique se trouve invoquée, parce que les ondes mentales étant plus difficilement reconnues, incarnées, cet appel par affinité en littérature ou en philosophie ne peut avoir lieu que chez les êtres plus évolués. Alors que les ondes psychiques se trouvant plus souvent vivantes en nous et perçues, et la sensibilité fournissant les intuitions, le sensitif va plus directement vers les œuvres musicales qui lui assurent le « complément » équilibrateur nécessaire...

**

Notre étude est achevée. Les écoles du passé sont mortes, celles, dont l'esprit révoltait un Dickens, un Valles et dont Dostoevski, dans son *Souterrain*, disait : « Dans notre école les expressions des visages s'abêtaient, se transformaient d'une manière spéciale. Qu'ils étaient beaux les enfants le jour de leur entrée. Quelques années s'écoulaient et les regarder me rebutait. Quelle mesquinerie dans leur pensée, que de bêtise dans leurs occupations, jeux et entretiens »...

Mais les écoles du présent n'ont pas encore pour but cette éducation vraie de l'enfant où l'âme et le corps se développent dans la plénitude de cet épanouissement que permettent la connaissance des degrés plus subtils constituant l'être humain et le développement de la sensibilité supérieure. Il faut que mûrissent enfin dans les esprits libérés de préjugés religieux et de certaines lois et conventions sociales les principes des écoles de demain. Si Kant a dit : « La religion alléguant sa sainteté et la législation sa majesté veulent d'ordinaire échapper à la critique ; mais alors elles excitent contre elles de justes soupçons et ne peuvent prétendre à cette sincère estime que la raison accorde seulement à ce qui a pu soutenir son libre et public examen », — nous ajoutons que c'est uniquement par l'affranchissement de la pensée possible grâce à ce libre et public examen que tous les principes libérateurs indiqués par nous dans cette étude pourront être admis et pratiqués.

Ces pages ne représentent qu'un essai, un liminaire. L'étude complète reste encore à faire. Le problème de l'éducation humaine par la musique touche, on l'a vu, à une multitude de questions scientifiques, philosophiques et morales aux rapports étroitement interdépendants entre elles.

Erasmus qui sut écrire l'*Eloge de la Folie* s'insurgeait contre les pédants « qui surchargent aujourd'hui la tête des enfants d'un fatras de bagatelles difficiles »

et voulait, lui aussi, « imiter les anciens qui, pour éviter le nom de sages, aimèrent mieux prendre celui de sophistes. Or ces sophistes s'appliquaient à célébrer par des éloges les dieux et les héros ».

La Musique est une Déesse. Les Anciens, plus d'une fois, chantèrent son éloge. Pythagore, on le sait, établissait des rapports entre la science des nombres et l'acoustique, et qui ne connaît les correspondances perçues par l'école de ce Maître entre les planètes et les cordes de la lyre. Platon proclamait que la Musique représentait l'image de l'harmonie céleste. Aristote parlant de la vitesse des astres cite les philosophes assurant que le mouvement circulaire des planètes produit une voix, un chant enharmoniques. Les Egyptiens faisaient correspondre l'ordre des planètes (4) à celui des jours de la semaine et les disposaient en séries de 4 à 4 conformément aux consonances de quart de leur échelle musicale. Képler a mis en corrélation les intervalles musicaux avec les vitesses des planètes. Au XIX^e siècle Ironski, dont les théories sur les bases spirituelles des mathématiques appliquées à la musique eussent révélé l'aspect véritable de la doctrine pythagoricienne, si essentiellement

(4) *La Lyre d'Apollon*, par Ernest Brutt, aux Editions Vega, 43, rue Madame, Paris.

musicale, n'eut pas le temps de réaliser cette synthèse de la science des nombres et de la science des sons.

En ces pages, nous avons uniquement abordé l'angle psychique de ce vaste problème et indiqué comment, par le développement en lui des sens supérieurs, l'enfant puis l'homme pouvaient atteindre aux sommets où la Musique se révèle comme art évolutif et connaissance des mondes permanents. La science des nombres dévoile les destinées éternelles de ces ondes et nous avons montré ses rapports avec la musique en évoquant aussi la philosophie chinoise.

Peut-être un jour poursuivrons-nous ce travail ? Présentement, nous espérons que notre tâche aura contribué à resituer l'Art musical sur la très haute cime de hiérarchie spirituelle qui lui appartenait dans l'antiquité (5).

Geneviève MARTENOT
et Marc SEMENOFF.

(5) Nous rappelons que cette étude eut comme point de départ deux conférences de Mile G. Martenot, l'une à Paris, l'autre au Congrès mondial d'éducation nouvelle. Ce sont les conceptions artistiques de Mile G. Martenot qui suggèrent à notre collaborateur, M. Scmenoff, le développement philosophique.

Au Printemps - Au Banquet Au Soir des Dieux

Imposant triptyque, cet ensemble épistolaire livré — en moins de cinq ans — par M. Marcel Herwegh à la curiosité !

Lettres, mélomanes, simples profanes, ne peuvent que s'intéresser à ces feuillets écrits pour la plupart par des mains féminines, fils d'Ariane tissés autour de trois divinités : Georges Herwegh, Franz Liszt, Richard Wagner.

Les Dieux ! ô Olympe ! Multiforme, la



LISZT
dans le salon de Mme Herwegh

passion sème le trouble dans cet éden qui ne peut rester impassible.

Au *Printemps des Dieux* (1) introduit Daniel Stern auprès de G. Herwegh. Des raisons littéraires, philosophiques, politiques ont rapproché ces deux esprits.

Nous sommes en 1843. Marie d'Agoult

a vécu ce fatal amour qui la fit s'enfuir aux bras du jeune Liszt sur les rives du lac de Wallenstadt. Délaissée, elle confie au poète ses illusions déçues et demande au travail de vaine douleur et révolte.

Don Juan, amuseur de salons, Franz court l'Europe. Son *virtuosisme* excède G. Herwegh : « Il a infecté toute sa conception des choses », écrit-il. Cependant, l'irradiante nature de Liszt ne lui échappe point, et, à cette « grande force », il souhaite « un choc puisant » qui la ramène à elle-même en l'amputant de tout ce qui est superficiel.

L'étape de Weimar réalise ses vœux : Liszt brise sa « chrysalide de virtuose » pour « laisser plein vol à sa pensée ».

Au même moment (janvier 1845), le *Vorwärts* étant interdit, Guizot cède aux instances de la Prusse, menace d'expulsion les collaborateurs de ce journal. G. Herwegh est parmi eux. Il émigre à Zurich.

Les relations entre l'auteur des *Poésies d'un Vivant* et Daniel Stern perdant de leur fréquence. A la femme du poète échoit le soin d'entretenir une amitié qui pâlit.

Grave et noble, tendrement maternelle, sensible aux arts, ardente à défendre toute cause qu'elle fait sienne : Voilà Emma Herwegh. Sa nature énergique et généreuse, l'élevation de son esprit l'attirent vers Cosima de Bulow. Marie d'Agoult qui lui avait dépeint cette « fille de génie, très semblable à son père » avait ajouté, un peu prophète : « Elle sent le démon intérieur et lui sacrifiera toujours résolument tout ce qu'il demandera ».

Quand Cosima rencontre les Herwegh, le démon qui l'enivre brûle du feu lisztien. Cette flamme consume d'autres cœurs. Mais celui qui l'anime, dédaigneux de sa propre gloire, se dépense pour assurer celle d'un autre.

Le génie wagnérien subjugué cette pléiade d'hommes et de femmes d'esprit, qui prennent part au *Banquet des Dieux* (2).

Banquet des Dieux, cette lecture de la *Walkyrie*, chez les Herwegh à Zurich,

(1) N. R. F. Librairie Gallimard, Paris 1929.

(2) J. Peyrounet et Cie, 7, rue de Valois.